

2 janvier 2016

Je suis seule et mes enfants sont seuls désormais. C'est dans un couloir du troisième étage de l'hôpital de Puteaux, en région parisienne, au service des soins palliatifs, que nous nous tenons ce jour-là, isolés au milieu des médecins et des infirmiers, dans le retrait de la chambre de Michel. Ça finit comme ça, toujours comme ça. C'est par le souffle que ça commence, le premier bien sûr, et puis le dernier, par lequel commence la nouvelle vie. Avant de voir, avant de marcher, c'est par le souffle que ça commence, et sa fin entraîne l'absence. Nous sommes tous derrière le souffle et on le retient dans la nuit noire. Avec l'arrêt du souffle, l'âme s'agite quelque part dans un coin de ciel bleu. Dans un silence trop grand pour moi, je me demande où Michel est parti.

ADC: *After Death Communication* («Communication après la mort»).

50 % de la population a connu un ou des contacts avec un défunt. Irrationnel? Faux. Au contraire, rien de plus rationnel quand on se situe dans un domaine où la conscience est extérieure, non localisée, au-delà du temps ou de l'espace.

Malgré mes dons de voyance depuis l'enfance, ma vie me paraissait « normale ». Je n'en relaterai donc que les événements qui me semblent avoir été une préparation à ce qui m'attendait.

Que faudrait-il pour que je t'oublie, Michel? Que faudrait-il pour que la Terre ne tourne plus autour du Soleil? Que faudrait-il pour que la neige soit orange? Que faudrait-il pour que les girafes mesurent 1,30 m au garrot? Pour qu'une maladie d'Alzheimer se transforme en performance mnémonique inégalée? Pour qu'un président démagogue accepte de vivre la vie des gens qui souffrent tous les matins de son quinquennat? Pour que la cruauté et la convoitise soient éradiquées de la surface du globe? Penche-toi sur ces probabilités avec tous les experts de ton choix présents dans les étoiles, mon mari. Pendant ce temps, je continuerai à t'aimer comme jamais. Et si tout ce qui est dit plus haut est possible un jour, nous envisagerons une discussion de rupture tout au bout de l'éternité. Mais nous resterons quand même les meilleurs amis du monde disparu.

C'était avant la douleur

Nous habitons Neuilly, où nous menions une vie agréable dans un grand appartement en face du bois de Boulogne, jouxtant le jardin de Bagatelle. Michel adorait la vie à Paris. Je dis « seulement » agréable parce que nous avons vécu des moments si merveilleux dans des maisons de rêve, des demeures romantiques, envoûtantes ou hors du temps que je ne peux pas mêler cet appartement à la féerie. Mon type préféré d'habitation, c'est une maison avec un jardin et un petit atelier pour peindre. Tous les univers y sont réunis, c'est un microcosme de vie active et tendrement passive.

Michel avait beaucoup sympathisé avec Alain Madelin qui habitait au-dessus de chez nous. Nous nous recevions, nous dînions ensemble parfois. Il a été très fidèle. Il sanglotait à l'enterrement de Michel. C'est un libéral convaincu mais mon mari ne rentrait pas dans des considérations politiques avec lui. Et puis, il est des moments, comme celui de ses larmes lors de l'inhumation de Michel, où l'on pose tout et on ne retient que l'essentiel, l'humain.

Le besoin de campagne se faisant sentir les week-ends, nous avons acheté une maison à Barbizon, en lisière de la forêt de Fontainebleau. Un corps de ferme, dans une longère. La maison avait été séparée

en deux parties et nous en avions acheté une pour en faire une résidence de week-end, absolument charmante, très cosy, décorée à l'anglaise. Nous nous y retrouvions avec Christine et Antoine, deux personnages très influents dans ce qui va suivre. Autour d'un feu dans l'âtre, nous mangions des œufs à la coque, avec un morceau de fromage et un bon verre de vin. La vie ronronnait, simple et tranquille. Nous étions tous en bonne santé, du moins en apparence. Le problème avec la santé, quand on l'a, c'est qu'on ne cherche pas à la conquérir ou la reconquérir. On la tient pour acquise, une fois pour toutes. D'ailleurs, pourquoi s'en inquiéterait-on, lorsque l'on ne se nourrit pas d'hypocondrie ?

J'ai connu Christine – qui allait devenir une de mes deux meilleures amies avec Anouk Papadiamandis – par Antoine, son mari, qui s'occupait des éclairages scéniques des représentations de Michel. La vie n'est qu'un entrelacs de hasards et de circonstances qui s'agencent comme si tout avait été prévu.

Christine s'est imposée à moi comme une évidence quand je l'ai rencontrée la première fois. Nous nous étions « reconnues ». Il y a des êtres qui vous sont aussi familiers qu'un retour de saison. Ils arrivent, comme attendus et ils n'ont plus qu'à mettre les pieds sous la table dressée de l'amitié.

Son mari Antoine était éclairagiste de Christian Lacroix ; or, nous étions très amis avec la femme du couturier, Françoise Lacroix ; c'est ainsi que Michel fit la connaissance d'Antoine, et moi de Christine.

En outre, Antoine était marchand d'art, très grand et fin connaisseur. Un jour qu'il était venu nous rendre visite à Croissy, où nous habitions avant

Neuilly, il avait prêté attention à l'un de mes tableaux qu'il avait trouvé intéressant. Il avait alors confié à Michel qu'il pourrait s'occuper de moi pour me faire entrer dans le monde de l'art contemporain.

Je l'ai donc invité à dîner avec sa femme. C'est ce soir-là que Christine et moi nous nous sommes, s'il l'on peut dire, « retrouvées d'âme à âme ». C'était comme si je la connaissais depuis toujours. Je suis tout de suite tombée en amitié pour elle, et elle pour moi. Je l'ai aimée et elle m'a aimée immédiatement en retour. Nous sommes vite devenues inséparables. Nous nous promenions ensemble, partions en balade, tout était prétexte à se voir, à ne plus se quitter.

Non seulement nous avions envie d'un pied à terre à la campagne mais j'avais aussi envie de me rapprocher d'elle. C'est donc tout naturellement que nous avons acheté le demi-corps de ferme à Barbizon, là où Christine et Antoine vivaient. Avec Christine, nous refaisions le monde, nous parlions de nos vies, nous disions du mal des hommes... On « faisait les filles », en quelque sorte. Nous étions presque dans l'insouciance et l'espièglerie.

Elle n'était pas très sociable. Elle traînait une mélancolie qui lui donnait un regard sublime. Mais elle payait cher ce charme. Elle avait un côté petite fille perdue, désemparée par la société et ses exigences.

Elle était un sculpteur très coté, réalisant des œuvres monumentales en bronze. Toujours des animaux. J'étais très admirative de son travail et de l'énergie qu'elle déployait. Pourtant, quand on la voyait, au premier abord cette énergie ne transparaissait pas. On sentait une personne éthérée, plutôt

décalée. Elle parlait peu. Elle avait ce mystère et cette mélancolie qu'on décryptait dans son regard et de magnifiques cheveux blonds. Pour ma part, j'étais l'extrême opposé, brune, tout feu tout flamme, avec un tempérament plus proche de l'Andalousie que des fjords. Mais nous nous complétions, je la faisais rire, elle me regardait avec amusement et curiosité foncer dans la vie comme un petit taureau. Je sais qu'elle ne me percevait pas comme une « mondaine ». Elle connaissait mon rôle auprès de Michel et savait que, pour l'épauler dans sa grande notoriété, j'avais choisi le paraître plutôt que le disparaître. C'est d'ailleurs cette posture qui permettait aussi de surmonter ma vraie nature, puisqu'en réalité je suis plutôt timide. Mon éducation n'avait rien arrangé à cet état. Bien se tenir, c'était ne pas faire de vagues, respecter une certaine paix sociale du luxe. Dans le milieu si particulier de mon mari, j'avais opté pour l'attitude de la petite fille qui crie fort et qui chante dans le noir quand elle a peur. Je savais que j'avais tout à perdre à rester « sous le vent », docile. Michel s'affolait parfois de me voir prendre le mors, dire le fond de mes pensées ou surjouer la candeur pour me protéger, nous protéger.

Pour revenir à notre projet d'achat, cela nous avait donc paru évident avec Michel : la résidence que nous devions acheter devait se situer près de Christine. Nous avions décidé, elle et moi, de travailler en vue d'exposer nos œuvres croisées. Nous étions clans une belle émulation, tirant des plans sur la comète, nous encourageant...

Nous nous sommes donc installés à Barbizon mais Michel ne se satisfaisait pas de cette petite maison

qui n'était pas tout à fait représentative de sa position artistique. Pourtant, il disait parfois qu'il n'avait pas besoin d'un grand cadre mais simplement de quoi regarder des matchs de foot tranquille avec des amis. Quant à moi, j'adorais cette maison. J'en avais fait un univers particulier en la décorant à la David Lynch, avec un côté à la fois surréaliste et un peu snob, j'en conviens.

C'est alors qu'un jour, Michel apprit que le reste de la ferme, la maison mitoyenne, était en vente. Ni une ni deux, il l'a achetée ! J'avais pour ma part quelques réticences. Je lui répétais souvent : « J'espère que nous n'aurons pas de cancer dans cette maison. » Je ne savais pas pourquoi je disais ça. Mais j'ai appris plus tard que des personnes nous ayant précédés dans cette maison en étaient mortes. Michel n'entendait aucune réticence. Le côté très moderne de cette bâtisse, ses baies vitrées, l'attiraient. C'est ainsi que la grande maison de Barbizon devint notre résidence principale.

Tout allait bien à cette époque, je voyais Christine presque tous les jours, chez elle ou chez nous. Mais je la trouvais de plus en plus lasse, fatiguée. Elle refusait de consulter un médecin ou de faire des analyses. Je lui rétorquais : « Si tu ne veux pas faire de prise de sang pour toi, fais-le au moins pour tes onze chats. » Elle les adorait. « Imagine, s'il t'arrivait quelque chose, que deviendraient ces petites bêtes ? » On m'objectera que ce ne sont « que » des chats et qu'il y a des priorités plus humaines pour affronter avec courage une maladie mortelle, mais je me souviens toujours de cette phrase du père Brune, mon mentor spirituel : « Chaque être vivant où il existe une parcelle d'amour a sa place dans l'au-delà auprès de Dieu. » Or, ses

chats étaient remplis de parcelles d'amour. C'est ce qui l'a motivée à faire un bilan de santé.

Comme tous ceux qui ne « s'écoutent pas », elle s'est laissée convaincre par l'argument du confort, de la sécurité, de l'avenir des autres. En l'occurrence, ses chats. Elle m'a dit : « Tu as raison, demain je fais une prise de sang. » Les résultats furent sans appel : nous avons appris qu'elle était atteinte d'un cancer aux poumons. Antoine a été aussitôt prévenu et nous a fait part de la mauvaise nouvelle. J'ai dit à Michel que cela n'allait pas durer plus de deux ou trois mois. Je l'avais perçu.